

—
JEANNE-MARIE
SAUVAGE-AVIT
—

LA TERRE
DES LOUPS

ROMAN



CHARLESTON

JEANNE-MARIE SAUVAGE-AVIT

LA TERRE DES LOUPS

À peine licenciée de son poste de directrice artistique dans une grosse agence de publicité, Jessy Delmass décide de quitter Lyon et de se consacrer à la peinture. Elle s'installe au Villaret, un village de Haute-Savoie où elle possède un chalet : *La Bergerie*. Mais à peine arrivée, elle découvre que ce havre de paix est menacé par un projet d'extension de la station de ski voisine. Habitée par le génie de Steffen Witzberg, un peintre allemand qui s'est réfugié à *La Bergerie* pendant la Seconde Guerre mondiale et auquel elle voue une véritable passion, Jessy décide de tout mettre en œuvre pour préserver son village.

Au contact de cette nature puissante et de ce paysage spectaculaire, la jeune femme va révéler une force de caractère hors du commun. Elle sera prête à tout pour sauver la terre des loups qui, après avoir protégé Witzberg, est aussi devenue la sienne.

Dans ce roman à la portée universelle, Jeanne-Marie Sauvage-Avit nous offre une ode à l'authenticité, à l'humanité et à la nature.

ISBN : 978-2-36812-542-7



9 782368 125427

18 €

Prix TTC France

Rayon : Littérature française

Design : © Raphaëlle Faguer

Image : © Ilona Wellmann / Arcangel



CHARLESTON

www.editionscharleston.fr

LES LECTRICES ONT AIMÉ !

« Je retiendrai de cette lecture le climat si plaisant, les personnages, le village, l'histoire de ce peintre qui va se mêler au présent de Jessy. J'ai profondément aimé la passion de la peinture présente en toile de fond du roman. Je ne vais pas oublier Jessy, que j'ai eu tant de plaisir à voir évoluer. »

Laure, de @liseusehyperfertile

« Idéal à emporter en vacances. L'écriture est fluide et l'autrice emporte son lecteur dès les premières pages. »

Christelle, de @jadorelecture

« J'aime beaucoup les récits qui nous embarquent dans la beauté des paysages, et le rapport à l'art dans ce texte accentue cette évasion. »

Anne-Sophie, de @escaleenborddepage

« J'ai beaucoup aimé la délicatesse, les descriptions et la modernité de la plume de l'autrice, qui donnent beaucoup de force au récit. Les descriptions de la montagne, des saisons, des malamutes, sont superbes et nous permettent d'entrer encore plus dans l'atmosphère du village et son histoire. »

Aurélie, de @aurelivres57

« J'ai trouvé cette histoire originale et plaisante. J'ai aimé les moments où l'héroïne se perd dans la nature et dans sa peinture. »

Marie-Anne, de @maddysbook

« La plume de l'autrice est délicate, poétique et immersive. Je me suis rapidement attachée à l'héroïne en pleine reconstruction, qui panse ses blessures à coups de pinceaux et de randonnées ! »

Louise, de @livres.et.compagnie

« J'ai beaucoup apprécié la plume fluide et efficace de l'autrice, qui réussit à nous transporter en l'espace de quelques pages au pied des Alpes. Ce roman est un hommage à la peinture mais également à notre pays et aux villages pittoresques qui le composent. »

Marie, de @leslecturesdeknut

« J'ai passé un moment agréable, moi qui suis férue d'art : la peinture est le point fort du roman, ainsi que l'amour intense entre les personnages. »

Cédrina, de @simplementced

« Un roman avec des personnages attachants ; le style est fluide et l'écriture agréable. »

Hélène, de @lespetiteslecturesdhelene

« Ce nouveau roman de Jeanne-Marie Sauvage-Avit vous emmènera en Savoie découvrir les paysages typiques et précieux de la Vanoise. Dépaysement garanti ! »

Célia, de @ladybooksss

Pour en savoir plus sur les Lectrices Charleston, rendez-vous sur la page www.editionscharleston.fr/lectrices-charleston

Jeanne-Marie Sauvage-Avit

LA TERRE
DES LOUPS

Roman



© Charleston, une marque des éditions Leduc.s, 2020
10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée-Buffon
75015 Paris – France
www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-36812-542-7

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook
(Editions.Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston)
et sur Instagram (LillyCharleston) !

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable ! Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Ce roman est une œuvre de fiction. Les noms,
les personnages, les lieux sont le fruit de mon imagination
et ne peuvent en aucun cas être reliés à une réalité.
Toute ressemblance avec des personnes et des faits réels
serait une pure coïncidence.

PROLOGUE

Hiver 1944, Le Villaret, Haute-Savoie.

ON FRAPPA À LA PORTE.
D'un bond, Steffen Witzberg se dressa sur son lit. Il savait que tôt ou tard ce moment viendrait. Le cœur battant, il toucha le bras de Aysun près de lui. Geste inutile. Son épouse était déjà réveillée, elle aussi sur le qui-vive.

Le gitan poussa le vantail, entra dans la pièce, laissant la nuit dehors.

— Faut y aller. Les Allemands sont dans la vallée. Ils ont pris la route de la montagne. Ils perdront du temps à fouiller Monteloup mais après, ils seront vite ici.

Les sacs étaient prêts. Ils avaient toujours été prêts. Aysun s'habilla rapidement, s'affaira dans la cuisine en silence. Django l'aida à rassembler le pain, la charcuterie, les restes de la veille. Devant la porte, Steffen Witzberg chaussait ses brodequins.

— Le montagnard n'est pas remonté de la vallée.

— Son fils est là.

— Le gamin ? C'est lui qui va nous guider ?

— Il connaît la montagne.

Comme s'il avait entendu qu'on parlait de lui, un jeune garçon apparut dans l'entrée. Il portait un sac à dos couleur kaki sur une vareuse sombre. Il tenait un bâton de berger à la main. Un chien l'escortait.

— Il y a de la neige, là-haut ? l'interrogea Witzberg.

— Oui.

— Tu trouveras le passage ?

— Oui.

Intimidé, le gamin n'osait s'avancer. Du seuil, il observait les adultes, détaillait les bagages. Witzberg comprit le message.

— Aysun, donne-moi ce sac. Il est trop lourd pour toi !

Les yeux baissés, elle tirait sur les cordons. Elle paraissait encore plus fragile avec ses longs cheveux tombant sur ses frêles épaules. Ses mains tremblaient en nouant les liens. En dépit de la gravité de l'instant, une vague d'émotion lui serra la gorge.

— Laisse, ma chérie, je vais le prendre.

— Tu as déjà la valise.

— La valise reste là.

Witzberg l'ouvrit, en sortit un tableau, une huile de 40x50, qu'il parapha d'un geste nerveux avant de le glisser entre des toiles vierges et de claquer le couvercle.

— C'est pour toi, *kind*, j'ai payé ton père mais tu as droit à quelque chose toi aussi. Tu feras ce que tu voudras de la valise. Ce ne sont que des outils de peintre sans importance.

— Ça va vous manquer, remarqua le gitan qui avait assisté à la scène en silence. Witzberg haussa les épaules.

— Je n'ai plus envie de peindre. Ne nous attardons pas. Il faut y aller.

Dans une heure, peut-être deux s'ils avaient de la chance, les soldats seraient là, fouilleraient le hameau, maison par maison. La gorge nouée, Witzberg ferma la porte de La Bergerie, leur refuge pendant moins d'une année.

Django s'engagea sur le sentier d'un air décidé. Le couple lui emboîta le pas.

— Où est le gamin ? demanda Witzberg.

— Il est allé cacher la valise chez lui.

Le chien fut le premier à les dépasser. Puis ce fut le gosse. En habitué de la montagne, il avançait en longues enjambées, en silence. Il prit rapidement la tête de la colonne. Django laissa passer Witzberg et sa femme devant lui, fermant la marche. La nuit les enveloppait. Après une heure de montée silencieuse, ils parvinrent à la cabane du berger. Witzberg jeta un regard douloureux au doux plateau. Il avait tant aimé ce lieu paisible où paissaient les bêtes. Chassant l'émotion, il s'inquiéta de sa femme. Aysun commençait à ralentir. Elle souffrait, tentait de garder le rythme en s'accrochant par moments au sac de son mari. Il entendait son souffle rauque, le choc de ses lourdes chaussures quand elle trébuchait. Derrière, le gitan la pressait.

Sur la crête, la neige les attendait. Aysun s'arrêta, épuisée.

— Je n'y arriverai pas, souffla-t-elle.

La vapeur s'échappait de sa gorge par saccades pour se dissoudre dans l'air glacé. Steffen lui prit la main.

— Si, tu vas y arriver. Aysun, regarde-moi ! Tu vas y arriver !

Le chien vint flairer leurs jambes comme pour les inciter à repartir, battant l'air de sa queue. C'était le seul à profiter de la marche et du froid, jouissant de cette escapade improvisée. Plus haut, le gamin s'arrêta pour les attendre.

— On va s'en sortir, ma chérie. On s'en est toujours sortis.

Il la prit par la taille, la soulevant à moitié, l'obligeant à avancer pas à pas, l'encourageant.

Tout était de sa faute. Il n'aurait jamais dû faire ce portrait de Hitler. À cause de lui, de leurs opinions aussi, ses parents, son frère, avaient été arrêtés, emmenés dans un camp. Il ne savait pas où. Probablement à Dachau. C'est là-bas qu'on enfermait les prisonniers politiques. Il ignorait ce qu'ils étaient devenus. La propriété et les terres avaient été confisquées, le château ancestral pillé par les nazis.

À quarante-quatre ans, il ne possédait plus rien à l'exception de son talent ; à condition que son envie de peindre veuille bien revenir. Il n'avait pas touché un pinceau

depuis trois ans. Cette toile donnée au gamin remontait à l'année 41. *Violence*, son dernier tableau. Vraiment remarquable. La mer à Bandol l'avait inspiré. L'espoir aussi. Depuis, il n'avait plus rien créé. *Avant Le Cri*, ce fameux portrait tant conspué par les nazis, avait été brûlé en place publique en 1936. Recherché par la Gestapo, il avait cru trouver refuge à Paris. Mais en juin 1940, il avait fallu partir à nouveau. Trois années dans le midi de la France, jusqu'à ce que les Allemands, ses compatriotes, franchissent la ligne de démarcation, envahissent la zone sud et se lancent une fois de plus à sa recherche. Sa fuite l'avait conduit au Villaret où ils venaient de retrouver sa trace.

Aysun ne lui avait jamais rien reproché. Elle fuyait avec lui. L'un et l'autre incapables de se séparer, attachés par cet indéfectible amour qui les unissait. Leurs sentiments avaient survécu à toutes les vicissitudes, mais pas son envie de peindre.

Le soleil se leva dans un ciel plus pur qu'au premier matin du monde. Les montagnes se teintèrent de bleu puis de jaune d'or. Majesté du mont Blanc dans la lumière glacée du matin. Neige étincelante, trop vive pour leurs yeux fatigués. Les bonnets de laine enfoncés jusqu'aux cils pour échapper à l'éblouissement, le visage, le dos ruisselant de sueur, ils parvinrent au sommet. Aysun s'écroula, en larmes.

Derrière le col, la Suisse.

CHAPITRE 1

Lyon, juin 2018

LES ÉCHOS DE LA FÊTE se répercutaient au-delà du parc, jusque dans la rue. Toutes les fenêtres du Grand Hôtel étaient brillamment éclairées et des flots de musique se déversaient sur la terrasse et les jardins. Des éclats de rire s'élevaient dans le soir tombant. Des couples se trémoussaient sur une piste de danse, d'autres prenaient le frais, le verre ou la cigarette à la main.

Le parking privé débordait dans les allées et Jessy tourna en rond avant de trouver une place entre les ifs et les hortensias. Elle prit le temps de vérifier son maquillage dans le rétroviseur, ébouriffa la masse de ses cheveux naturellement bouclés et se dirigea vers la réception. Une large banderole se déployait au-dessus du porche :

DIGITAL FRANCE et OMNI RIAL
VOUS SOUHAITENT LA BIENVENUE

Elle eut un petit rire de dérision en présentant son carton d'invitation.

Les deux plus grandes agences de publicité de la ville l'invitaient à la fête de leur fusion alors qu'elle, Jessy Delmass, bras droit du PDG, était mise à la porte.

Émile Rial, son patron ou plutôt son ex-patron, fut le premier à l'apercevoir. Elle se réjouit de lire l'étonnement sur son visage tandis qu'il fendait la foule pour s'avancer vers elle.

— Mademoiselle Delmass, Jacinthe, quelle surprise ! J'étais persuadé que vous ne viendriez pas. Croyez que je suis heureux de vous voir ici. Vous êtes absolument magnifique !

Il lui prit la main et la garda entre les siennes dans un geste chaleureux.

— Ce n'est pas parce que vous m'avez licenciée que je dois me priver de la soirée, répondit-elle en retirant sa main doucement.

— Je ne vous ai pas licenciée et vous le savez bien. Je vous ai même soutenue autant que j'ai pu. Pardonnez-moi si je n'ai pu faire mieux. On sait que je suis à quelques mois de la retraite et on ne m'écoute plus guère malgré l'importante participation d'Omni Rial dans cette union.

« On », c'était bien entendu Paul Tardy, l'autre patron, qui bataillait depuis des mois pour le rapprochement des deux sociétés. Émile Rial tourna instinctivement son regard vers le groupe d'invités au centre de la salle qui buvaient littéralement les paroles d'un homme au verbe haut, la cinquantaine, le front dégarni, les lèvres minces, se félicitant ouvertement du succès de l'entreprise. À le regarder lever son verre d'un geste sûr et arborer un sourire carnassier, chacun pouvait deviner sa satisfaction d'avoir mené à bien cette rude bataille.

— Tardy voulait voir son beau-frère à votre poste, déplora Émile Rial d'un ton las. Je crois que la survie de son couple en dépendait.

— Cela s'appelle du népotisme.

— D'un autre côté, il ne peut y avoir deux responsables aux projets artistiques. Admettez-le.

— Je l'admets mais vous savez très bien que je suis la plus compétente.

— J'en suis convaincu, mais Tardy s'en moque. Il va entourer son beau-frère d'une bonne équipe – la

vôtre – et il sera là pour veiller à ce qu’il ne fasse pas d’erreurs. Franchement, Jacinthe, seriez-vous vraiment allée jusqu’aux prud’hommes ?

— Évidemment. Un contrat est un contrat. Et j’aurais gagné.

— Non, vous n’auriez rien gagné. Certes, vous auriez gardé votre emploi mais Tardy vous aurait sans cesse tenu la bride. Il vous aurait mené la vie dure jusqu’à ce que vous craquiez. Et à la première occasion, il vous aurait virée.

Jessy dut reconnaître qu’il avait raison. Un serveur passa près d’eux avec un plateau. Rial l’arrêta et prit deux flûtes de champagne, lui en tendit une. Ils trinquèrent en silence. Autour d’eux, les conversations mondaines flottaient comme des libellules autour d’un point d’eau.

— Finalement, vous vous en êtes bien sortie. Votre petit chantage au procès a conduit Tardy à desserrer les cordons de la bourse. Un véritable parachute doré.

Jessy esquissa un sourire qui aurait pu passer pour une grimace.

— N’exagérons pas. Un simple cerf-volant. C’est vous qui, l’an prochain, partirez avec un parachute doré. Tardy sera trop content de rester le seul patron de la boîte. Je reconnais que cette fusion est une bonne chose même si j’en paie les frais. Mais je ne me plains pas, mes indemnités de départ vont me permettre de tenir quelque temps sans avoir à me préoccuper de l’avenir.

— Vous avez des projets ?

— Peindre et peindre encore, jusqu’à l’ivresse. Ces derniers mois, vous nous avez tellement accaparées, mon équipe et moi, que j’en ai oublié comment on tient un pinceau. Et puis je déménage, je ne peux pas me permettre de payer un loyer en ville tout en étant propriétaire d’une résidence secondaire à la montagne. J’ai déjà donné mon préavis. Je vais m’installer au Villaret.

— Dans La Bergerie de Witzberg ?

— Exactement.

— Ce peintre vous fascine.

— Pas le peintre, son œuvre, rectifia Jessy avec un mouvement d'épaulé. Witzberg était le sujet de ma thèse d'histoire de l'art, une peinture très controversée.

— Pour moi, Witzberg est avant tout un des peintres les plus chers du moment. D'une part parce qu'il y a peu de ses toiles sur le marché, d'autre part parce qu'il a mis un coup d'arrêt à toutes ses œuvres picturales qui ne sont que le délire d'un cerveau tourmenté.

— Ne vous réjouissez pas trop vite. Il y aura toujours une peinture de thérapie mais on revient peu à peu à l'expression d'une émotion intérieure et d'une véritable beauté.

— J'en suis heureux...

Émile Rial allait ajouter quelque chose quand son téléphone vibra. Il jeta un coup d'œil à l'appareil.

— Ma femme. Elle doit me rejoindre. J'espère qu'elle n'a pas eu de contretemps. Excusez-moi, il faut que je réponde.

Jessy ne resta pas seule longtemps. Déjà un groupe l'entourait. Son équipe de travail, plus que des collaborateurs, des amis. Elle serra des mains, sourit, heureuse de les retrouver, heureuse surtout de ne pas être obligée de saluer le grand prêtre de cette cérémonie, Paul Tardy, l'homme qui l'avait licenciée mais à qui elle devait le chèque mirobolant de ses indemnités de départ.

Sa montre affichait deux heures quarante quand elle quitta le Grand Hôtel. La fatigue commençait à se faire sentir. En dépit de ses craintes, elle avait passé une agréable soirée, rencontré beaucoup de monde de Omni Rial mais aussi de Digital. La plupart des gens l'avaient abordée avec une mine de circonstance, de celle que l'on affiche quand on croise une collègue qui traverse une mauvaise passe. Mais sa sérénité et son optimisme avaient vite effacé l'apitoiement des visages et coupé court aux témoignages de compassion. Certains l'avaient encouragée dans sa

recherche d'un nouveau travail, d'autres lui avaient souhaité bonne chance, tous l'avaient félicitée pour ses projets et la détermination avec laquelle elle envisageait l'avenir. Maintenant, elle n'aspirait plus qu'à une chose, prendre une douche et se glisser entre des bras amoureux.

La moto de Mathieu n'était pas devant chez elle. Elle fronça les sourcils, soudain contrariée.

Elle chercha ses clés, monta à l'étage, ouvrit la porte.

— Mathieu ?

Elle espérait encore un miracle : s'était-il garé ailleurs, son associé l'avait-il raccompagné en voiture ? Personne ne lui répondit. Elle dut se rendre à l'évidence, Mathieu n'était pas là. Un carton de pizza traînait sur la table, un verre et une assiette sales dans l'évier : il était venu et reparti. Elle soupira, plus accablée par son absence qu'exaspérée par son désordre. Le mot griffonné à la va-vite et glissé sous une bouteille de bière acheva de la déprimer. Une bijouterie venait d'être cambriolée. La société de gardiennage de Mathieu avait été sollicitée pour poster des vigiles devant la vitrine éclatée. Lui-même se rendait sur place. L'alarme, installée par ses soins, n'avait pas fonctionné. Et il voulait savoir pourquoi.

Il n'y aurait pas de bras amoureux pour la réchauffer.

Quatre ans plus tôt, avait débuté une véritable romance avec Mathieu ; mieux qu'une romance, une passion dévorante. Ils voulaient vivre ensemble, ne plus se quitter. Mais leurs obligations professionnelles les en avaient empêchés. Séparés, ils se téléphonaient vingt fois par jour. Réunis, leurs corps ne s'éloignaient jamais de plus de quelques mètres. Une union officielle devant monsieur le maire avait même été évoquée.

Surtout par elle.

C'est lui qui avait hésité. À cette époque, Mathieu venait juste de monter son entreprise avec Damien, un ami de la fac, et il avait jugé plus sage de patienter quelque temps. Mathieu avait gardé l'appartement hérité de ses parents, Damien acheté le local du rez-de-chaussée qu'ils avaient partagé en deux : le bureau dans la pièce principale avec

table et chaises pour recevoir les clients et la boutique où étaient exposés boîtiers et appareils de surveillance les plus sophistiqués. Après plusieurs mois d'incertitude, les clients avaient commencé à s'intéresser à leur commerce et petit à petit, la société de gardiennage était devenue rentable grâce à la grande disponibilité de ses dirigeants. Sans horaires précis, les deux associés acceptaient de travailler de jour comme de nuit. À cette époque, envisager une vie commune leur avait paru difficile. Et les habitudes s'étaient installées. Mathieu venait souvent dormir chez elle, abandonnait ses chaussettes sous le lit, laissait la machine à café déborder, oubliait la savonnette dans l'eau, sans parler du réfrigérateur qu'il vidait régulièrement ; toujours pressé, il vivait le téléphone à l'oreille, même pendant les week-ends, jonglant avec les horaires de Damien et ceux de leur équipe de veilleurs. Depuis les attentats, magasins, cinémas, manifestations sportives et culturelles recouraient de plus en plus à des vigiles pour fouiller les sacs et guetter les environs.

Jessy le houspillait pour son désordre. Il s'excusait, revenait les bras chargés de victuailles après avoir dévalisé la supérette du quartier. Pendant quelques jours, il faisait un effort pour participer au ménage avant de retomber dans ses travers, bousculé par les rendez-vous et les affaires à régler.

Un mois plus tôt, quand elle lui avait annoncé son licenciement et son obligation d'abandonner son appartement, elle espérait qu'il lui proposerait de venir s'installer chez lui. Il n'en fut rien.

— Prends-toi un petit studio, lui avait-il suggéré sans vraiment s'intéresser au problème.

Elle s'était sentie humiliée, furieuse.

— Un studio serait trop petit. J'ai besoin de place pour peindre.

— Et chez tes parents ? Tu ne m'avais pas dit qu'ils possédaient l'étage au-dessus de leur appartement ?

— Je ne vais pas retourner vivre chez mes parents. Maman se sentirait obligée de préparer mes repas, de

s'occuper de moi... Elle est très fatiguée en ce moment et doit passer des examens médicaux. Non, je n'ai pas l'âme d'un Tanguy. Je vais m'installer à La Bergerie.

Elle avait guetté sa réaction : colère, déception, supplications auxquelles elle n'aurait pu résister. Il l'avait regardée un moment en silence, puis avait lâché avec un détachement qui n'avait rien de factice :

— En moto, c'est à peine deux heures de route. Finalement, c'est une bonne idée.

La seule à ses yeux. À la fin du mois, elle rendrait les clés à son propriétaire et quitterait la ville.

— Mathieu, Mathieu, gémit-elle en se démaquillant devant son miroir, j'ai l'impression qu'on va se voir de moins en moins souvent.

S'il avait été là, il aurait promené ses mains sur son cou, ôté son collier, fait glisser la fermeture Éclair de sa robe pour la laisser tomber sur le sol, caressé son dos et ses hanches avant de l'entraîner vers la chambre. Elle ravala vite les larmes qui menaçaient et s'enfouit sous le drap, cherchant le réconfort dans le sommeil.

Le Villaret se nichait à 1 600 mètres d'altitude dans ce qui avait été autrefois un cirque glaciaire. Le glacier avait disparu depuis longtemps ; restait un lac, émeraude ou turquoise en été, étendue givrée en hiver.

Jusqu'au milieu du XVIII^e siècle, cette terre appartenait aux loups. Les forêts giboyeuses, les versants peuplés de chamois, de bouquetins, de sangliers, avaient maintenu sur place un grand nombre de meutes peu à peu décimées par le roi de Sardaigne, Charles-Emmanuel, duc de Savoie, prince du Piémont et grand amateur de chasse, comme l'était son père et comme le fut son fils. Les loups avaient disparu ; restaient les appellations. Le lac se nommait le Lac-aux-Loups, la montagne qui protégeait le hameau des vents du nord, les Aiguilles-du-Loup, le col entre la Suisse

et la France, le Saut-du-Loup. La commune dont dépendait Le Villaret n'échappait pas à la règle. Trois cents mètres plus bas, Monteloup s'enorgueillissait de son immense statue de bronze érigée sur la place du village représentant La Bête dans toute sa puissance.

Depuis quelques années, le loup regagnait du terrain, reprenait peu à peu ce qui avait été sa terre, menaçant la sécurité du lieu et obligeant les éleveurs à prendre des dispositions pour protéger leurs troupeaux. En dépit du danger, Monteloup se développait d'année en année. Été comme hiver, hôtels, constructions modernes, chalets refaits à neuf, accueillaienent des milliers de touristes. Cette station de moyenne montagne, réputée pour son domaine skiable et ses incomparables hors-pistes, était desservie depuis la plaine par une large route rigoureusement entretenue jusqu'au parking de la télécabine.

— Après, c'est le Moyen Âge, ironisait Viviane Fourque, propriétaire du gîte rural à la sortie du Villaret.

Commentaire à peine exagéré si l'on considérait la voie étroite qui grimpait à flanc de montagne sur huit kilomètres, hachée de virages en épingle à cheveux, enjambant des lits de torrents impétueux sur de maigres passerelles et surplombant un à-pic vertigineux avec, pour seule protection, non pas la double rambarde métallique qu'elle était en droit d'exiger, mais un mince muret de pierres basses.

— C'est nous qui l'avons voulu, répliquait son mari.

Quand il disait « nous », il parlait des onze habitants permanents du Villaret, qui militaient depuis plusieurs années pour que le hameau, déjà site protégé, soit classé parmi les plus beaux villages de France, un titre qui empêcherait l'extension de la station de ski et l'implantation de nouvelles remontées mécaniques aussi nécessaires que disgracieuses. Leur idée, quoiqu'un peu hypothétique, avait le soutien des propriétaires des résidences secondaires et de plus de la moitié des administrés de Monteloup. Jacques Sauvignon, maire de la commune, s'était mis récemment de leur côté, voyant dans l'appellation « Site Classé » une

distinction supplémentaire pour promouvoir sa commune et attirer encore plus de touristes.

Jacinthe Delmass serait désormais la douzième habitante de ce coin de paradis. Isolé dans la montagne, le hameau avait conservé son architecture traditionnelle : murs de pierres, balustres en bois et toits de lauzes. La Bergerie, dernière maison du Villaret, ne bénéficiait pas de la route goudronnée qui s'arrêtait devant le gîte rural des Fourque, face au refuge du Club Alpin. Sa voiture devait parcourir les derniers mètres sur un chemin de terre vaguement empierré qui contournait le chalet avant de s'élever doucement jusqu'au lac. Au-delà, ce n'était plus qu'un sentier pour les randonneurs et les skieurs de fond.

Bien qu'aménagée et modernisée, l'ancienne bergerie n'avait rien de commun avec le plan habituel d'une habitation. Ce qui avait été la fromagerie servait désormais de garage, le fenil de chambre à coucher, le grenier de mezzanine où elle avait installé son ordinateur et sa bibliothèque. Quatre marches d'une échelle meunière permettaient d'accéder aux combles, que les anciens appelaient *mazot*. On n'y tenait pas debout et il fallait presque ramper pour en atteindre le fond. L'ancienne étable avait été transformée en une grande pièce regroupant tout à la fois séjour, cuisine et salle à manger. Au-dessus de l'entrée, se balançait un panneau de bois sculpté sur lequel étaient gravés les mots : La Bergerie.

Les déménageurs étaient repartis quelques jours plus tôt et Jessy achevait d'installer son atelier dans la pièce du fond agréablement éclairée par une porte-fenêtre s'ouvrant sur la terrasse de plain-pied. La vue sur les montagnes était magnifique et elle devinait que la tentation serait grande de se laisser aller à la contemplation plutôt qu'à la peinture. Cependant, elle ne doutait pas de sa capacité à se concentrer. Quand elle tenait un pinceau à la main, le monde extérieur s'éclipsait sur la pointe des pieds. En ville, les sonneries du téléphone, les bruits dans l'appartement du dessus, la musique d'une radio de voiture poussée à plein régime, rien ne la distrayait de la toile. Elle était

alors sur une autre planète, dans une autre dimension. Qu'en serait-il ici avec le chant des oiseaux, le passage des troupeaux, le crissement des skis de fond sur la neige... ? Résisterait-elle à ces distractions combien plus attrayantes que ce qu'elle connaissait en ville ?

Elle reprit ses rangements, attendant un appel de Mathieu. Il lui avait promis deux fauteuils de son salon dont il voulait se débarrasser. Ici, elle ne manquait pas de place. Il lui avait dit qu'il en profiterait pour passer quelques jours avec elle.

L'été précédent, ils avaient vécu une semaine à La Bergerie. La seule et unique semaine ensemble depuis leur rencontre. Sept jours complets sans se quitter, sans courir après le temps, sans se préoccuper des affaires si ce n'est par l'intermédiaire de Damien. Sept jours de parfait bonheur, passés trop vite.

Elle espérait renouveler l'expérience. La météo était prometteuse. S'il venait, ils marcheraient jusqu'au glacier ou descendraient faire les magasins de sport à Monteloup. Le soir, ils iraient manger une fondue au gîte avant d'allumer une flambée dans la cheminée. Roucouler en regardant le feu s'éteindre...

L'air de la montagne la rendait romantique ; l'éloignement, amoureuse.

Elle s'apprêtait à repousser une table quand son portable sonna. Mathieu ? Elle se précipita. C'était Viviane Fourque, la propriétaire du gîte rural.

— Allô, Jessy ? Vous entendez comme la communication passe bien maintenant ? Ils ont renforcé le signal. Depuis le temps qu'on le réclamait. On veut bien être isolé mais pas coupé du monde. Je vous appelle pour ce soir. J'espère que vous n'aviez pas prévu de manger une raclette ? J'ai un groupe de randonneurs qui arrivent. D'habitude, les uns veulent une fondue, les autres de la tartiflette ou des grillades mais ce soir, c'est l'unanimité, ils ont tous commandé une raclette ! Gilles est déjà aux fourneaux pour préparer les pique-niques de demain... Non, non, venez comme prévu. Je sais ce que c'est quand

on emménage. Simplement, je vais avoir besoin de tous mes appareils pour les rassasier.

— Soyez tranquille, je n'avais pas l'intention de manger une raclette.

— Ah, tant mieux. Je vous attends vers vingt heures. Nous prendrons le temps de bavarder un moment.

Le soleil s'était déjà caché derrière les montagnes mais il faisait encore jour quand Jessy poussa la porte du gîte. Elle fut immédiatement assaillie par l'odeur de fromage fondu et son appétit en fut agréablement stimulé. Dans la salle à manger, plusieurs tables avaient été rapprochées pour n'en faire qu'une et une quinzaine de convives finissaient leurs assiettes autour d'appareils à raclette encore en service. Les bavardages, les rires, les exclamations de joie couvraient le crépitement du feu dans la cheminée. Quelques têtes se retournèrent à son entrée.

— Je suis venue trop tôt, glissa-t-elle à Viviane qui s'avancait vers elle.

Viviane Fourque était une jeune femme à l'allure sportive et élégante à la fois, chaussures à talons plats et chemisier ivoire glissé dans un pantalon noir bien coupé.

— Non, c'est parfait. Ils ont pratiquement terminé. Après le dessert, ils iront s'installer dans le salon pour préparer leur rando. Vincent leur sert de guide et passera tout à l'heure donner ses dernières instructions. Le groupe part vers deux ou trois heures du matin pour admirer le lever du soleil depuis les crêtes. Installez-vous à cette table, Louise va vous servir.

Jessy commanda des crêpes au jambon et aux champignons qu'elle accompagna d'un verre de vin blanc de Savoie. Les randonneurs parlaient sacs à dos, bâtons de marche, comparaient les marques et les prix. Une bouffée d'air froid agita les flammes de la cheminée. Un homme de haute taille entra dans la pièce, trente-cinq ans, peut-être moins, le visage bruni de soleil, de fines ridules autour des yeux.

— Les guides de montagne ont toujours les cheveux longs, lança quelqu'un.

Une cascade de rires salua la réflexion.

Les fines ridules se plissèrent dans un mince sourire. Il s'avança vers Jessy, lui tendit la main. Les yeux gris-vert la scrutèrent. Elle associa son souvenir au nom évoqué par Viviane : Vincent, guide de montagne. Son frère Loïc, gardien du refuge. Elle ne les confondrait plus. Vincent, les cheveux mi-longs, Loïc, les cheveux courts.

— Bienvenue au Villaret, lui dit-il. Je voulais passer à La Bergerie mais puisque vous êtes là... Mes chiens arriveront la semaine prochaine. Loïc s'occupera des karts mais on n'a pas encore installé les box. Ce sera vite fait. Ils seront parqués dans le pré derrière chez vous. J'espère qu'ils ne vous dérangeront pas.

Les chiens, les karts, les box... Jessy atterrissait sur une autre planète. Elle acquiesça d'un signe de tête, s'efforçant de ne pas s'étrangler en avalant la dernière bouchée qu'elle fit glisser d'une gorgée de vin.

— Je ne sais pas ce que sont les karts.

— Des traîneaux à roues. L'hiver, on y fixe des patins. Ils sont rangés dans l'appentis derrière le refuge.

— Hum... Et les chiens... Ils sont gros ?

— Des malamutes. Ne vous inquiétez pas. Ils n'attaquent pas et sont bien élevés.

Elle ignorait ce qu'étaient des malamutes. Elle se doutait que ce n'étaient pas d'adorables bichons revenant d'un concours de beauté canine. Le nom évoquait plutôt quelque chose comme mammoth ou mastodonte. D'ordinaire, elle n'avait pas peur des chiens ; cependant elle s'interrogeait sur ce qui se cachait derrière l'expression « bien élevés ».

L'arrivée de Vincent coïncida avec la fin du repas pour le groupe qui se dirigea vers le salon.

Louise, une paysanne de la région, les hanches fortes, les joues roses, les gestes rapides et efficaces, vint débarrasser. Viviane s'approcha avec deux verres et une bouteille.

— Un petit génépi ? proposa-t-elle.

Sans attendre la réponse, elle posa le tout sur la table et s'assit en face de Jessy.

— Alors, bien installée ? Cette fois, ce n'est plus seulement pour les vacances ; c'est définitif.

— Oui, j'ai libéré mon appartement en ville.

— J'ai vu le camion de déménagement. Il a réussi à faire demi-tour entre nos deux maisons.

Dans la pièce à côté, les rires avaient repris, couvrant le bruit des chaises.

— Vous ne vous faites pas concurrence avec le refuge ? demanda Jessy.

— Non, ce n'est pas la même clientèle. Le refuge appartient au CAF, le Club Alpin Français. C'est plus, comment dire... plus jeune, plus rustique aussi. Dortoirs et lits superposés ; toilettes communes au fond du couloir... Chez moi, les clients sont en chambres de deux avec salle de bains. Mais il m'arrive de faire appel aux frères Jourdan quand j'ai un groupe trop nombreux et vice-versa.

Le bouchon émit un bruit sympathique, Viviane remplit les verres.

— À votre santé et à votre avenir parmi nous !

Elles burent une gorgée. Viviane claqua la langue.

— Il est moins fort que l'an dernier ; moins sucré aussi.

— Il est très bon.

— Vous n'êtes pas trop déprimée par ce qui vous arrive ? Un licenciement, ce n'est pas rien.

— Je l'accepte comme une opportunité offerte par le destin. « Une porte se ferme, dix autres s'ouvrent », m'a souvent répété mon père. J'ai un projet en télétravail. Les musées utilisent de plus en plus d'audioguides, vous savez. J'ai mis une annonce dans des revues spécialisées pour proposer des textes sur des œuvres parfois peu connues mais qui mériteraient de l'être. Des lieux d'exposition en France, à Londres et Berlin, ont déjà pris contact avec moi. De toute façon, je n'avais pas l'intention de rester inactive.

— Mais, vous peignez vous-même ?

— Oui, j'expose à Lyon, dans une galerie tenue par une amie. Nous avons fait nos études ensemble. Mais je n'ai

pas beaucoup peint ces derniers temps. J'ai très envie de m'y remettre.

Elles parlèrent un moment peinture et œuvres d'art. Viviane regrettait de ne pas avoir assez de temps pour visiter les musées puis, sans transition, elle glissa sur un autre sujet :

— Vous vous souvenez de Mme Francellini, la dame qui vous a vendu La Bergerie ?

— Bien entendu. Une dame âgée. Elle avait fait le déplacement en taxi depuis Genève pour venir chez le notaire. Vu la distance, j'avais été surprise. Nous avons bavardé un moment dans la salle d'attente.

— Par le passé, les Francellini possédaient la moitié du hameau et des maisons à Monteloup. C'étaient de riches paysans avec des terres et du bétail. Mme Francellini était la dernière de la lignée. Pas mariée, pas d'enfant, pas d'héritiers ou trop lointains. Ce qui l'a poussée à vendre ses biens pour finir ses jours dans la meilleure maison de retraite de Suisse.

— Un véritable hôtel cinq étoiles au bord du lac, m'avait-elle dit.

— Elle n'en aura pas profité longtemps. Elle est décédée.

— Oh, je suis désolée !

— C'est Germain qui me l'a appris ce matin.

— Germain ?

— Germain Dôme, l'adjoint au maire. Il habite à l'entrée du Villaret, derrière la fontaine. Il s'est rendu aux obsèques. Mme Francellini était connue. Ses parents vivaient ici, dans cette grande maison, avant qu'on la rachète et l'aménage en gîte. C'étaient des gens bien. Pendant la guerre, ils hébergeaient des juifs qui cherchaient à traverser la frontière par le Saut-du-Loup. Il y avait aussi un gitan poursuivi par la milice de Vichy. Il est resté longtemps à travailler pour eux avant de partir lui aussi en Suisse.

Jessy but une gorgée, hocha la tête.

— Je connais un peu son histoire. Il était avec Witzberg et son épouse quand ils se sont enfuis.

— Vous vous intéressez beaucoup à Witzberg, n'est-ce pas ? C'est pour cela que vous avez racheté La Bergerie.

Jessy sourit.

— Mon patron me disait la même chose l'autre jour. En fait, je ne m'intéresse pas particulièrement à Witzberg. D'autres s'en sont chargés. L'homme est probablement attachant mais moi, c'est sa peinture qui me passionne. Il y a quelque chose d'instinctif et de sauvage à la fois dans sa représentation de la vie.

— On a une reproduction dans notre salon : *Obstacle en hiver*. Magnifique ! Vous connaissez ?

— Oui, j'ai travaillé sur ce tableau. Tout l'art réside dans l'émotion qui s'en dégage. Cette toile est exposée à la Fondation Witzberg, en Poméranie. Après la réunification, le gouvernement allemand a réhabilité ce qui restait du château familial du peintre, pillé pendant la guerre par les nazis. Il abrite maintenant la Fondation. Les Witzberg ont payé cher leur opposition au fascisme. Ils sont aujourd'hui des héros en Allemagne. Je suis allée plusieurs fois à la Fondation. Ils ont douze toiles de Witzberg, toutes d'une extraordinaire vérité.

— Vous en parlez avec beaucoup de chaleur. C'est pour ça que vous l'avez choisi comme sujet de votre thèse ?

— Oui. Witzberg est le peintre de la vérité. « Cessons d'être tristes ou violents, disait-il, soyons vrais ! » Toute sa culture et son éducation étaient là, depuis son enfance. Witzberg était diplomate comme son père. La vérité n'allait pas toujours dans le sens de la diplomatie. Il s'est rattrapé avec la peinture. Il n'a jamais fait les Beaux-Arts, ni aucune école. Il peignait d'instinct et seulement quand l'inspiration lui venait. Ses contemporains le disaient paresseux car on ne compte qu'une trentaine de tableaux en tout. Peut-être un peu plus s'il s'en trouve dans des collections privées – on n'a jamais réussi à les recenser avec précision. La rareté explique la surenchère. Un Witzberg dépasse aujourd'hui largement les 3 millions d'euros.

Viviane poussa un cri de surprise.

— Il avait trente ans quand il a exposé pour la première fois dans une galerie de New York, reprit Jessy en faisant tourner son verre entre ses mains pour faire jouer